

Du même auteur

- *Bonjour Aylan ! Je m'appelle Salah Abdeslam*, Réédition, Nombre7 Éditions, 2024
- *Délire*, Réédition, Nombre7 Éditions, 2024

— 1 —

La tête de Phil repose paisiblement contre le hublot de l'avion. Obligé d'accompagner sa mère qui rend visite à sa famille à Hawaï. Depuis son enfance, ses parents ont géré sa vie. Va à droite. Va à gauche. Viens avec nous. Ne reste pas trop longtemps au soleil. Aucune autonomie depuis seize ans. Des heures dans l'avion qui survole l'océan Pacifique. Il s'ennuie à mourir. Même si ses yeux sont à demi fermés, dehors il voit un océan de nuages blancs, globuleux et arrondis, des montagnes de ouates sur lesquelles l'avion semble flotter, comme suspendu dans le temps.

Un terrain de jeu invitant pour quelqu'un d'aussi sportif.

Incapable de résister, il sort par le hublot. Coûte que coûte, s'arracher à l'emprise qu'exercent sur lui ses parents, dès maintenant ! S'affranchir, même pour quelques instants. Voilà ! La joie à vif. Respirant à pleins poumons. Déjà radieux ! En position de salut au début d'un tapis de nuages formant un praticable de gymnastique, il s' imagine aux Jeux olympiques, à la finale, devant une foule nombreuse, silencieuse, attentive à l'exécution de ses moindres mouvements au sol. Tel un gymnaste professionnel, il s'apprête à exécuter le plus impressionnant programme au monde. Les attentes des spectateurs sont grandes. Les siennes ? Encore plus ! À lui de leur montrer ses extraordinaires compétences, de leur couper le souffle, de les river sur leurs sièges, de les éblouir. Immense, serein, en contrôle, confiant. Au son d'une musique endiablée, il parcourt quelques pas avant de se projeter dans un majestueux saut de l'ange. Son corps flotte littéralement au-dessus du tapis de nuages pendant une éternité. Les spectateurs admirent l'élégance et la majesté de ce saut qu'il accomplit pour la première fois devant cette immense foule. En atterrissant, rapide comme l'éclair, il enchaîne immédiatement avec souplesse un

flip avant, puis un flip arrière, fort bien réussis. Il s'élance à la vitesse d'Usain Bolt dans une course de 100 mètres et ses pieds touchent à peine les nuages, qui le font rebondir comme un trampoline. Le regard provocateur, il opère un salto arrière avec rotation et double vrille qu'il termine en position de salut sous les hourras de la foule en délire devant ses acrobaties de grandes amplitudes plus imposantes que celles de n'importe quel gymnaste jusqu'à ce jour. Phil pleure, tellement il est certain d'avoir exécuté à la perfection sa routine au sol. Les juges se prononcent. Des 10. Des 10 partout ! Exactement, les mêmes scores que Katelyn Hashi lors des championnats universitaires américains en 2019. Toute une prouesse ! Il est aux anges. Une performance que son esprit inscrit dans un cheminement vers l'âge adulte auquel il aspire. Le plus tôt possible. Une quittance de son enfance passée.

Après sa superbe performance, et les applaudissements nourris, il bondit sur le dos d'un nuage-lion qui ressemble à Mustafa dans le film *Le roi lion*. Chevauché habilement, celui-ci se met à courir comme dans sa savane d'Afrique, disparaissant joyeusement derrière des montagnes de nuages blancs pour réapparaître aux côtés de l'avion, suivi du jeune Simba se démenant laborieusement pour le rattraper. Le père et le fils s'amuse follement dans cet océan de nuages colorés par le soleil du matin. Phil s'approche de l'avion et voit une jeune fille, la tête appuyée contre son hublot, s'ennuyant à mourir, comme lui auparavant. Quelle impudence ont ces parents qui obligent leurs enfants à se tenir tranquilles, sans vie, dans un univers d'adultes ! Il lui fait signe de venir le rejoindre. En s'approchant, elle s'installe sur un nuage-licorne. Elle brille autant que la licorne. Du coup, elle accapare son attention et ses neurones d'adolescent en pleine effervescence. Elle envahit totalement son esprit. Cela se fait sans surprise, sans opposition. Instantanément.

— Je m'appelle Lydia.

— Moi, Phil, lui dit-il, au moment où un miracle se produit.

Simba, qui porte les gènes de prédateur de son père, se rapproche du gracieux nuage-licorne, qui s'accroupit au sol pour le laisser monter derrière son cou, devant Lydia, qui l'empoigne et le retient

fermement. « Quelle audace pour une proie d'accepter qu'un prédateur né lui saute au cou ! », se dit Phil, émerveillé de cette complicité, comme si les États-Unis et l'Union européenne – enfin, oui enfin ! – intégraient la Russie et la Chine dans l'OTAN !

Il n'y a pas de honte à vivre en paix ! « Vous qui dirigez l'univers, méfiez-vous, nous arrivons... Nous vous bousculerons jusque dans vos derniers retranchements pour bâtir un monde meilleur », conclut-il ainsi sa réflexion.

Lydia invite Phil à la suivre, alors qu'elle se dirige vers des nuages-montagnes aussi impressionnants et effrayants que l'Himalaya, ressemblant à un immense amoncellement de ouates prêtes à accueillir leur folle escalade. Elle interpelle les nuages à la Don Quichotte de la Manche :

— « Couardes et viles créatures ne fuyez pas, car c'est un seul chevalier qui vous attaque », lance-t-elle aux abruptes montagnes en ajoutant une apostrophe plus moderne à ses nouveaux amis : « Suivez-moi ! Que Dieu nous protège ! »

Quel bonheur dans les yeux de ces adolescents laissant libre cours à leur imagination ! Heureux. Vivants. Le cœur au large. Sans peur. Le monde leur appartient, enfin !

Après l'ascension du mont Everest, en sueur, ils réapparaissent près de l'avion, et d'autres enfants sortent par les hublots, spontanément, à l'insu de leurs parents.

Phil remercie cérémonieusement son nuage-lion – c'est la moindre des choses – de l'avoir transporté si généreusement au nirvana et de lui avoir permis d'atteindre une paix intérieure revigorante. Lydia fait de même avec son nuage-licorne, qui s'enfuit aussitôt avec Simba à ses trousses. Le paradis dans les nuages !

Phil dégage délicatement un morceau d'un nuage – en s'excusant – pour modeler un « ballon rond » de foot à trente-deux faces en forme de triangles équilatéraux qui fend l'air avec la plus grande précision. Avec ses amis ados, il commence un match ludique de foot. S'imaginant au Stade de France devant la plus imposante foule de la saison – c'est certain –, Phil, en Kylian Mbappé, court à toute vitesse et, après une feinte déstabilisante face à un adversaire imaginaire, d'un

coup de pied habile, botte le ballon vers l'enfant-Lionel-Messie, un attaquant, et la passe finale se fait à un autre enfant transformé sans gêne en David Beckham, l'un des meilleurs buteurs dans l'histoire du foot français, qui détale vers la zone adverse, et qui, d'un coup de pied élégant, mais vif, enfile un premier but. La joie dans le cœur de ces ados ! Fébriles. Libres. Au retour du jeu, en sens inverse, un enfant-Pelé fait une passe magistrale à un enfant-Zidane, qui projette le ballon vers l'avant à un enfant-Ronaldo, qui le dévie vers l'enfant-Lydia-Katoto, qui le glisse subtilement à l'enfant-Maradona pour un autre but. « Pourquoi ne pas vivre toujours ainsi ? Libres ! À la maison comme à l'école ? Et pourquoi pas au travail ? » se dit Phil.

Transformée en Marie Antoinette Katoto, rien de moins – l'avenir sourit aux audacieux –, l'un des meilleurs buteurs de toute l'histoire de l'équipe féminine de France, Lydia marque le troisième but. Phil, le quatrième.

Soudain, de la classe affaires, deux jeunes Américains, un grand et un plus petit, vibrant déjà de plaisir, enjambent leurs hublots séquestrateurs – premier geste d'autonomie – et viennent les rejoindre. En tout respect pour le nuage qu'il croit sincèrement vivant, Phil en déchire une portion avec précaution et l'envoie au plus grand qui le métamorphose sur-le-champ en ballon de football américain de forme ovale et, comme le quart-arrière Tom Brady, le décoche habilement à son ami qui, en l'attrapant, pivote sur sa gauche, évite un adversaire à sa droite, et file jusque dans la zone des buts. Le plus petit fait de même, en sens inverse, en lançant le ballon vers le plus grand qui, en courant sur sa droite, l'attrape d'une seule main, et plonge littéralement dans la zone des buts. Quelle habileté ! Quelle jouissance dans ses yeux bleus ouverts à la vie, à la liberté !

Aucun souci de tomber dans l'emplacement des buts. Non ! Absolument pas, au point que les joueurs prennent un malin plaisir à se laisser choir sur les nuages-ouates, heureux d'amortir leurs chutes. Une collaboration homme-nature, instinctive et inestimable. Les comparses s'amusent éperdument, quand l'heure du déjeuner sonne la fin de leur liberté en les obligeant à regagner l'avion par leurs hublots respectifs. Désarmante contrainte des adultes !

Le croyant endormi contre la fenêtre, la mère de Phil le secoue avant l'arrivée des hôtes de l'air. En sueur. Il vient d'éblouir 80 000 spectateurs au Stade de France dans un match de foot affolant. Naïvement, il lui explique sa merveilleuse aventure. Elle lui dit qu'il a sûrement rêvé et que c'est le soleil qui l'a mis en sueur. Saint-Exupéry a vécu la même chose quand, à six ans, il a montré aux adultes son premier dessin. Ils y virent un chapeau, alors qu'il avait dessiné « un boa qui digérait un éléphant ». « Maman, dessine-moi un monde meilleur », souhaita-t-il, désespéré comme Saint-Exupéry.

Diabole ! il faut toujours prouver les choses pour convaincre les adultes ! Quelle tristesse ! En voulant en avoir le cœur net, Phil se lève et jette un coup d'œil dans l'avion. D'autres enfants se lèvent au même moment. Tous le saluent de la main lui rappelant ainsi leur participation dans cette exquise aventure sur des nuages-amis maintenant rosés par le soleil de la fin de l'avant-midi.

Phil n'avait pas rêvé.

*

Après le déjeuner, les nuages se dissipent et une île perdue dans l'océan apparaît sous ses yeux. Une île grandiose que les adultes ne méritent pas de voir. De belles plages. Une forêt tropicale. Une plaine. Une chaîne de montagnes qui déverse ses eaux cristallines dans un fleuve, qui se perd dans la forêt tropicale. Une île-diamant découpée en de nombreuses facettes, aussi invitantes que le tapis de nuages sur lequel il venait de vivre une fabuleuse expérience de gymnastique et de jeux ludiques.

Phil repéra Lydia dans l'avion. Ils constatèrent qu'ils étaient les seuls à avoir vu cette île.

Éblouis et attirés par tant de beauté, frappés de plein fouet par une puissante attirance mutuelle, épris l'un de l'autre, ils s'engagent solennellement sur le champ à convaincre leurs parents d'aller y vivre.

Le copilote leur fournit les coordonnées nautiques de cette île : latitude de 22,529 2° S et la longitude de 172.6316° W. Avec ses cartes marines, ses GPS et ses compas, Phil était certain que son père les

mènerait exactement à cette île sur son imposant yacht de croisière privé.

Le copilote leur avait dit qu'elle était inhabitée. Phil et Lydia savaient qu'il avait tort.

Oui, cette île était habitée.

— 2 —

Je vis dans une île du Pacifique connue pour ses paysages magnifiques, ses plages de sable blanc, et ses montagnes verdoyantes. Seules les âmes pures d'une haute moralité, d'une grande honnêteté et non corrompues par les biais de nos actuelles civilisations peuvent la voir.

Je m'appelle Ouba, sans plus. Ma mère s'appelait MakaKouba, sans plus. Mon grand-père s'appelle Concilius Agrippa, sorcier descendant en ligne directe du grand magicien du XVI^e siècle, Cornélius Agrippa, qui fut emprisonné pour ses écrits jugés maléfiques.

Mon grand-père enseignait à l'École internationale de sorcellerie, créée par cinq des plus importants magiciens de tous les temps : Gandalf, Merlin, Yoda, Dumbledore et Prospero. À l'école et dans la communauté des sorciers, mon grand-père bénéficiait d'une réputation sans tache, mais il cachait un lourd secret que ses ennemis pourraient utiliser contre lui : il était le père d'une fille illégitime, Séléna Marković – ma mère –, née d'une aventure lors d'un voyage à l'étranger. En homme intègre, il prévoyait de l'épouser, mais celle-ci mourut alors que sa fille n'avait que deux mois. Sa mort la rendit illégitime à jamais. Si son entourage l'apprenait, il serait déchu, exclu de l'école, car les règles s'appliquant au corps professoral étaient très strictes : « Chapitre II. Article 6.2.1 L'existence d'un enfant illégitime impliquant un professeur est considérée comme un acte répréhensible et condamnable, entraînant systématiquement l'exclusion permanente de l'école et de la communauté des sorciers. » Mon grand-père n'était pas convaincu d'avoir commis un tel délit, mais il avait compris qu'il devait garder secrète l'existence de ma mère.

Née d'un père sorcier – Concilius lui-même – et d'une mère moldu, ma mère possédait des dons qui en faisaient à l'adolescence une candidate admissible à l'École internationale de sorcellerie. Un ami de Concilius l'avait inscrite comme une jeune sorcière du Monténégro, de parents décédés, sans révéler son lien de parenté avec lui. Elle parlait couramment le serbo-croate, et à l'école, elle ne se mit jamais en avant malgré ses immenses talents afin de ne pas s'exposer à ce qu'on découvre son secret.

Pendant ses études, ma mère côtoya son père dans l'anonymat le plus complet. Une élève parmi d'autres. Quelle horreur d'être ignorée ainsi par son père pour une adolescente ! Quelle souffrance ! Jamais, il ne lui accordait de privilèges. À aucun moment, il ne l'invitait seule dans son bureau comme il se le permettait parfois avec certains élèves. Quand il se promenait dans la cour de récréation en compagnie d'autres professeurs, il la saluait comme tous les autres. Tout au plus, leurs regards s'attardaient un peu plus longuement sur leurs visages devenus radieux, éblouissants : un millième de seconde de plus, qu'eux seuls percevaient ! Quelle épreuve que de ne pas pouvoir serrer son père dans ses bras à l'adolescence ! C'était le prix à payer pour éviter de dévoiler le secret de son existence et de sa filiation. Pendant les cinq années d'étude de sa fille dans son école, il trouva très lourd de préserver ce secret, qui, éventé, entraînerait des répercussions pour lui et toute sa famille. À la fin de la dernière année d'études de sa fille, il arrêta une décision déchirante : il allait l'éloigner de lui à tout jamais pour lui permettre de vivre sans craindre à tous les jours de révéler son secret et sans conséquence advenant sa déchéance. Il choisit de la transplaner elle, son propre frère Marcus Agrippa, et une centaine de moldus quelque part dans le monde. Il devait choisir cet endroit avec discernement.

Pour réussir sa mission, il s'autorisa seulement deux déplacements. Un homme déterminé, mais extrêmement prudent. Une nécessité pour mener à terme son projet.

Lors de son premier déplacement, sans demander la permission au ministère de la Magie comme il était obligatoire de le faire, mon grand-père survola à toute vitesse le sud de l'océan Pacifique et choisit

une île verdoyante, inhabitée, qui offrait une importante diversité géographique, végétale et animale. Au nord-est, une majestueuse forêt tropicale traversée par une rivière, un lac en son centre, deux immenses savanes – habitat favori des grands fauves – habitée par de nombreux autres animaux. Au nord-ouest, de magnifiques plages. En son centre, une plaine fertile, prête à être cultivée. Au sud, une chaîne de montagnes qui en déversant ses eaux créait un majestueux fleuve qui traversait toute l'île avant de se jeter dans la mer.

Avant de retourner à son école de sorcellerie qu'il avait quitté en catimini, il réalisa à toute vitesse quatre grands chantiers.

Premièrement, il désigna les emplacements virtuels des maisons où les moldus choisiraient de s'installer. Toujours face à la mer. Deuxièmement, il créa des éoliennes d'un nouveau genre : à la place des pales qui tournent par la force du vent, mon grand-père les avait équipées de quatre grands entonnoirs fixés autour d'un mât carré plutôt que circulaire. Ainsi, il put les attacher à différentes hauteurs sur chacune des faces, comme des champignons qui s'agrippent après un arbre. Même par temps doux, ils absorberaient une quantité suffisante de vent pour continuer d'alimenter l'alternateur à sa base. Ainsi, il ne serait pas nécessaire de prévoir une source d'énergie d'appoint lors des périodes quasi sans vent. Un nouveau matériau aussi : une sorte de verre transparent, antireflet comme celui devant les tableaux dans les musées pour les protéger de la lumière. Troisièmement, il implanta un circuit d'eau potable pour chaque maison à partir des eaux cristallines du fleuve. Quatrièmement, pour communiquer avec les animaux de la forêt, il installa un tambour horizontal suspendu par des cordes entre deux arbres. En fait, c'était un tronc d'arbre évidé qui créait une formidable caisse de résonance. Il en joua avec deux percuteurs pour inviter des animaux de la forêt à le rejoindre. Par un sortilège de son cru, tous le comprenaient, il leur demanda d'élire un Comité de gestion des animaux de la forêt (CGAF). Il fut rapidement constitué de six animaux : le plus gros éléphant vivant dans la savane, un mâle de six tonnes, ainsi qu'un énorme et terrifiant lion qu'il nomma spontanément Auguste, la plus grande girafe qui broutait le feuillage des plus hautes branches des

acacias, une femelle rhinocéros blanc de cinq tonnes, un hippopotame gigantesque, l'un des mammifères les plus dangereux, et un mamba noir venimeux que l'on dit le plus agressif et le plus rapide de tous les serpents. Gare à ceux qui ne se conformeraient pas à leurs directives !

Le Comité des animaux conclut avec Concilius une entente verbale qui liait fermement les deux parties, et qui stipulaient que tous les animaux présents et à venir – naissances et arrivées par la mer – devaient considérer son frère, sa fille illégitime, les moldus, et tout visiteur comme des amis à protéger plutôt que des proies, et qu'il leur était interdit de se déplacer sur les terres des villageois, à moins d'une autorisation exceptionnelle de son frère ou de son représentant, et que le Comité des animaux devait se présenter à lui au son du tambour. En contrepartie, les humains convenaient de n'entreprendre aucune activité dans et autour de la forêt, qui pourrait la mettre en danger. Donc, aucune exploitation minière, agricole, d'élevage, et aucun commerce des espèces animales et végétales indigènes. Ne jamais y déposer d'ordures. Ne pas construire de maisons ou d'autres installations à moins de 200 m de la forêt. En somme, une obligation de veiller à préserver sa biodiversité, c'est-à-dire de protéger et maintenir la variété des espèces végétales et animales qui y vivaient.

De plus, mon grand-père convoqua la lune, le soleil et la rivière pour les inviter à soutenir en tout temps les futurs habitants de l'île. À sa grande satisfaction, en quelques instants, ils convinrent qu'en tout temps ils les soutiendraient.

Ravi, à la fin de cette première sortie, mon grand-père se précipita dans ses appartements, ni vu ni connu.

Avant d'entreprendre son deuxième déplacement, Concilius dut créer un sortilège approprié à un problème auquel aucun sorcier n'avait été confronté auparavant : comment faire pour que les moldus puissent s'établir dans une île inhabitée, où il n'existait aucune maison, cultiver la terre, élever du bétail, sans qu'il soit constamment à leur côté, alors qu'il ne pouvait pas multiplier ses transplanages pour leur venir en aide quotidiennement. Un épineux problème.

En cachette, il essaya plusieurs sortilèges. Mon grand-père était un homme patient, déterminé à résoudre les problèmes auxquels il était

confronté. Il avait pour devise : « Face à un obstacle, fonce », comme un taureau contre le tissu rouge qu'agite le toréro. Il ne s'arrêtait que lorsqu'il avait résolu le problème.

À la suite de nombreuses nuits d'insomnie, d'excitations devant des solutions qui finalement s'avéraient inapplicables, désespéré de parvenir à trouver un sortilège jusqu'alors inconnu de tous les sorciers du monde, mon grand-père, pour la première fois de sa vie, se mit à douter de ses compétences. Nuit et jour, il se creusait les méninges, sans succès. Un jour, en fait une nuit, il sut qu'il venait de trouver ce qu'il lui fallait – le saint Graal. Des sortilèges seraient en dormance dans le cerveau des moldus, et ils ne s'exécuteraient que lorsque ceux-ci exprimeraient un besoin. Par exemple, dès qu'un moldu imaginerait que sa maison se situerait à un des endroits virtuels qu'il avait prévus, elle deviendrait réalité, sur-le-champ, conformément à ses désirs, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Les sortilèges en dormance dans leurs cerveaux leur permettraient aussi, par exemple, de créer des champs de céréales et d'obtenir des appareils nécessaires pour l'agriculture (hermes, chariots pour le transport, des silos pour entreposer les épis de maïs, etc.), mais aucun autre sortilège ne leur était accessible, comme transporter par magie les récoltes, entretenir et réparer des appareils, obtenir de l'eau alors qu'ils travaillaient au champ et qu'ils avaient oublié d'en apporter.

Il ne voulait pas en faire des sorciers. Cependant, s'ils exprimaient le besoin d'eau potable quelque part pour la communauté, alors là un sortilège en dormance l'installerait à cet endroit.

Grâce à cet exploit exceptionnel, unique et inconnu des sorciers du monde entier, mon grand-père n'aurait pas à être présent pour répondre à leurs besoins. Il réunit les moldus, y compris son frère Marcus, et, en une seule fois, il implanta dans leurs cerveaux tous les sortilèges nécessaires pour survivre dans l'île. Un génie incomparable ! Et si un besoin qu'il n'avait pas prévu survenait, sa fille – ma mère – pourrait y remédier, car elle était diplômée de l'École internationale de sorcellerie. Une extraordinaire sorcière, elle aussi.

Maintenant, il était prêt.

Astucieux, avant de mettre son plan à exécution, mon grand-père créa un bureau de poste clandestin géré secrètement par le responsable d'une librairie fréquentée uniquement par les moldus. Leurs parents et amis non transplanés pourraient y déposer leurs courriers et en recevoir comme s'ils se rendaient à la librairie pour acheter des livres. Ainsi, il était peu probable que par inadvertance son secret soit révélé auprès de ses collègues de l'école de sorcellerie. Une idée géniale !

Après avoir transplané son frère, sa fille illégitime, une centaine de moldus, et malgré la crainte que son absence soit remarquée, en sorcier réfléchi et expérimenté, il voulut rester un peu plus longtemps pour observer comment les sortilèges en dormance s'exécuteraient.

Ma mère et la centaine de moldus transplanés regardaient à gauche à droite, sans savoir quoi faire. Ils examinèrent attentivement le centre de l'île formée par une belle et vaste plaine verdoyante, gorgée de fleurs, riche en terres arables irriguées par un fleuve venant des montagnes du Sud de l'île et qui se perdait dans une immense forêt tropicale, dans la partie nord-est. Ils imaginèrent qu'y vivaient de fascinants félins, des éléphants, des girafes, des hippopotames, des rhinocéros, et autres bêtes du même genre. Ils n'avaient pas tort. Tout un chacun échaufaudait l'hypothèse que dans cette forêt vivaient aussi des oiseaux aux couleurs flamboyantes, et une étonnante diversité de mammifères à cornes comme des antilopes, des gnous et des oryx. À leur grand étonnement – ils l'apprirent plus tard –, la forêt abritait également des créatures légendaires, fantastiques et mythiques comme des licornes – gage de paix, de justice et de félicité, selon les Chinois – et des centaures, des créatures mi-homme, mi-cheval. Aucun dragon toutefois. Heureusement !

« Que pouvaient-ils faire sans moyen de transport ? » se demandaient-ils, figés sur place.

À leur insu, des nuages de formes différentes s'étaient approchés d'eux. Certains ressemblaient à un croissant de lune, d'autres à de courtes plateformes. Quelques-uns d'environ deux mètres de long par un mètre de large avec un intérieur creux où se trouvait une sorte de siège avec un espace plus profond à l'avant pour sans doute y déposer leurs pieds s'étaient glissés près des parents. Certains simples, d'autres

doubles comme s'ils pouvaient accueillir deux personnes côte à côte. Intrigués, les villageois ne comprenaient pas ce qu'il en était. Audacieux, un ado osa s'asseoir sur un nuage en formes de croissant de lune, tout près de lui. Aussitôt, très doucement pour ne pas l'effrayer, le nuage le transporta sur un mètre. Alors, l'ado l'enjamba comme un cavalier sa monture et le nuage avança.

— Waouh ! Je le fais avancer par ma seule pensée, comme je veux. C'est mon nuage-transport ! s'écria l'ado après avoir progressé sur 10 mètres et être revenu à sa place.

— C'est un nuage stratus, lui lança un adulte connaissant en la matière.

Les moldus finirent par comprendre qu'ils offraient leurs services sous différentes formes pour les transporter ou déplacer leurs biens, comme à ce moment-ci, leurs bagages. Transplanés dans une île par l'un des plus grands sorciers du monde, rien ne pouvait plus les surprendre. Parents, ados et enfants disposaient maintenant d'un moyen de transport.

Assis sur leurs nuages-transport, accompagnés de leurs nuages-plateforme sur lesquels ils avaient déposé leurs bagages, les moldus avancèrent prudemment à la recherche d'un endroit où loger.

À l'est et à l'ouest du fleuve, face à la mer, mon grand-père avait créé des maisons virtuelles à peine perceptibles à l'œil nu, comme ces bandes de lumière que disent voir les médiums autour des êtres humains, et qui pouvaient se transformer magiquement – grâce aux sortilèges en dormance implantés dans leur cerveau – en maisons suivant leurs souhaits.

Pour vérifier si ses sortilèges en attente d'être activés allaient bien s'exécuter, Concilius suivit la famille Deblois : le père, Emmanuel, la mère, Stéphanie Anderson, leur fille, Megan, 14 ans et leur garçon, Craig, 16 ans. Emmanuel, en approchant d'une maison virtuelle qu'il devinait plus qu'il ne percevait, face à la mer, dans la partie Est de l'île imagina une porte sur le côté. Sa vision se réalisa parfaitement à l'instant même. En entrant la première, sa femme se dirigea vers la cuisine. Quant à lui, il gagna une salle qu'il espérait aménager en atelier pour réparation et entretien de bateaux.

— Mon chéri, viens voir ce que nous avons, s'écria son épouse !

Il accourut et demeura stupéfait, ébahi devant tout ce qu'il voyait.

— Regarde, Emmanuel, ma superbe cuisinière avec une surface de cuisson à induction. Quatre plaques chauffantes, deux fours à convection, un cycle d'autonettoyage ultrarapide. De nombreuses armoires. Du rangement comme j'en rêvais. J'ai tout, tout, mon chéri ! Un lave-vaisselle. Tous les produits nécessaires dans une cuisine comme du liquide pour laver les vitres, les miroirs, la vaisselle, du papier essuie-tout... J'ai tout ! Je suis comblée.

— C'est magnifique. Je suis content pour toi.

— Ah ! J'oubliais, j'ai un tiroir réchaud à trois réglages de température, lui cria Stéphanie en le tirant vers elle pour qu'il puisse bien le voir, mais surtout pour qu'il remarque son incommensurable joie que révélait son sourire démesuré et prêt à se fixer pour l'éternité sur son visage.

— Stéphanie, suis-moi, que je te montre mon atelier de travail, lui lança-t-il à son tour en courant comme un adolescent éperdument amoureux.

Quand son épouse arriva, il lui fit voir son local. Un établi ultrasophistiqué et moderne, des serres, des équerres, des machines pour raboter, scier et percer avec précision, un banc de scie, une boîte à ongles. En somme, lui aussi possédait tout l'équipement, dont il rêvait d'avoir quand il travaillait dans les environs de l'École internationale de sorcellerie.

— Allons voir le salon ensemble, lui suggéra Emmanuel.

— Waouh ! Regarde le magnifique mobilier que nous avons : un canapé de quatre places en cuir noir, des coussins de couleurs rouges, bleues, roses et oranges déposés élégamment au dossier, une table basse, une console collée au mur à la droite de la porte d'entrée, deux fauteuils en cuir rouge, des murs blanc pur comme la première neige au début de l'hiver sur lesquels sont exposés les tableaux que nous avions avant, s'écria Stéphanie.

— Tous nos tableaux ! Quelle grandeur d'âme de Concilius !

Au fur et à mesure qu'ils regardaient, s'ajoutaient des meubles créés par les sortilèges en dormance dans leurs cerveaux. Concilius rayonnait.

Ensuite, ils coururent littéralement au deuxième étage vers leur chambre à coucher, qui était exactement comme ils en avaient rêvé et parlé longuement, alors qu'ils n'avaient pas les moyens financiers de réaliser leurs rêves.

— Emmanuel ! nous avons un lit rond, un vestiaire sur tout un mur, une salle de bains privée en marbre bleu d'Italie et une douche uniquement pour nous, deux grandes fenêtres panoramiques qui donnent sur un monumental balcon avec vue sur la mer. Quel plaisir nous aurons à vivre ici !

Pendant que leurs parents visitaient leurs pièces, les enfants en faisaient autant. Leurs chambres se trouvaient l'une à côté de l'autre. Complices, Megan et Craig posèrent en même temps une main sur la poignée de leur porte, se toisèrent du regard, fermèrent les yeux, et entrèrent chacun dans leur chambre. En fermant ses yeux, Megan avait imaginé la chambre de ses rêves. Quand elle les ouvrit, elle vit exactement ce à quoi elle avait pensé et poussa un cri de joie presque aussi puissant que celui de Drew Barrymore, la sœur d'Elliot quand elle vit *E.T.*, l'extraterrestre pour la première fois.

En entendant ce cri retentissant, Stéphanie et Emmanuel se précipitèrent vers la chambre de leur fille.

— Maman, j'ai enfin une chambre à moi toute seule, à mon goût. Peinte en bleu ciel. Fini le rose bébé ! Regarde ! Regarde ! Mon lit se trouve en haut devant une lucarne. Avec une literie complète. Des coussins en forme de cœur. Des volants dorés. Un édredon. Vue sur la mer. Je monterai par une échelle pour m'y installer. Ainsi, je ne perds pas d'espace, mon bureau de travail avec une chaise ergonomique se trouve sous mon lit. Trop cool ! Le plancher est recouvert d'une belle moquette épaisse en laine bleue. Je pourrai me déplacer pieds nus. Ici, à droite, j'ai un magnifique fauteuil en osier, dans la forme d'un œuf, suspendu à l'intérieur d'une structure métallique autonome – rien d'attaché au plafond – avec des coussins rouge et vert. Tout en lisant, je vais pouvoir y cocooner, comme un insecte dans son cocon. Que je

suis contente ! J'ai deux magnifiques affiches de Justin Bieber collées de chaque côté de la fenêtre. Il est chou, vraiment très chou, trouves-tu maman ? Stéphanie lui répondit qu'elle le trouvait chou, elle aussi, pour lui faire plaisir. Sa mère l'embrassa chaleureusement et l'abandonna à ses rêveries avant de rejoindre son fils.

Alors là, une chambre tout à fait différente de celle de sa fille. Plus dépouillé, sans être spartiate, un peu froide aux goûts de sa mère. Une bûche d'arbre couverte d'un coussin moelleux lui servait de siège devant un grand bureau. Des affiches de joueurs de foot sur les murs. Sa célèbre photo agrandie tenant un trophée gagné à une compétition de foot, alors qu'il avait 12 ans. Pas tout à fait monastique, très ado. Il faut dire que cet aspect s'harmonisait très bien avec sa tenue un peu trop extravagante, au goût de sa mère. Comment l'imaginer en costume cravate dans 10-15 ans !

Deux enfants, une mère adorable, et un mari exemplaire dans un chez-soi de rêve. Waouh !

Tout à coup, d'un commun accord, mais sans s'être concertés, tous se précipitèrent vers l'arrière de la maison pour constater qu'ils y voyaient un immense séjour tout fenestré et déjà meublé. Une vue éblouissante sur la mer. Un chemin privé menait à un quai auquel était amarré un bateau tout équipé pour la pêche en haute mer. Six solides cannes à pêche, trois de chaque côté. Emmanuel rêvait déjà de revenir de la pêche avec un superbe thon rouge à partager avec toutes les familles de l'île, y compris MakaKouba, la sorcière bien-aimée et son oncle, qui vivaient au nord-ouest de l'île, un territoire qui leur était réservé.

C'était l'euphorie chez les Deblois, comme partout dans l'île. Chaque famille s'éclatait en concevant la maison de leurs rêves : les Defoy en l'imaginant comme le manoir de sir Walter Scott, les Campeau en concevant une immense bay-window devant leur demeure ; les Elliot en créant une maison zen. Tous manifestaient leur incommensurable et exubérante joie à qui voulait l'entendre.

Ayant constaté que tout se déroulait comme il l'avait prévu, Concilius salua affectueusement une dernière fois sa fille, Sélén Marković, qu'il nomma MakaKouba en lui expliquant qu'ainsi son

nom véritable ne serait jamais entendu par ses collègues de l'École internationale de sorcellerie. Il fit de même avec son frère, Marcus Agrippa, qu'il nomma MakaKoubi.

Pour la première fois, ma mère vit son père pleurer avant de s'envoler vers son cruel destin, satisfait de son œuvre. En chemin, il effaça toutes ses traces, espérant ainsi que personne ne trouverait cette île. « Qu'elle soit perdue à tout jamais ! », se dit-il, malheureux comme les pierres, les yeux rougis.

Attristée par le départ de son père, MakaKouba était toutefois contente d'entendre les moldus crier leur joie quand la maison de leurs rêves s'était réalisée sous leurs yeux. Maintenant à l'abri sous un toit, leur famille en sécurité, ils pouvaient s'attaquer à leur besoin fondamental : survivre.

Quand mon grand-père, le sorcier Concilius, décida de transplaner sa fille illégitime, son propre frère, et une centaine de moldus, il était conscient qu'il s'agissait d'une île inhabitée, sans ressources agroalimentaires. Mais il ne les avait pas abandonnés à leur sort pour autant : il les avait pourvus de sortilèges qui allaient les soutenir dans le développement de ressources agro-alimentaires.

Voilà tout le génie de mon grand-père : il avait implanté dans les cerveaux de tous ceux qu'il avait transplanés des sortilèges de base pour leur permettre d'aménager leurs maisons, extérieur et intérieur, et leur environnement immédiat, selon leur bon vouloir, et, surtout, des sortilèges particuliers selon les spécialités de chacun. Ainsi, ceux qui œuvraient à l'origine comme ouvriers agricoles possédaient des sortilèges différents des menuisiers, des pêcheurs, et des maraîchers.

— Que Dieu te bénisse, Concilius, disait souvent Victor Morency, jadis ouvrier dans une céréaliculture.

Après avoir constaté que Concilius avait approvisionné chaque famille de moldus de fruits, de légumes et de viande, pour environ deux semaines, Victor Morency décida qu'il fallait d'urgence cultiver des champs de céréales, sa spécialité. Il invita son voisin, James Campbell, qui lui avait signifié son intérêt, à discuter de ce sujet au Café Julio.

Quel Café !

Julio Martinez et son épouse, Sylvie Berardino, aussitôt leur maison construite à leur goût, se consacrèrent avec détermination à la réalisation de leur rêve de toujours : posséder un Café dans lequel Julio ferait lui-même la torréfaction. Ils imaginèrent alors le *Café Julio* installé à la place du marché. Ils voulaient un Café avec une très grande terrasse capable d'accueillir de nombreux villageois en même

temps. En plus de quelques petites tables pour deux personnes désireuses d'un moment en tête à tête, ils souhaitèrent disposer de tables de formes octogonales, la partie centrale deux fois plus longue que large. Ainsi, les villageois pourraient s'asseoir jusqu'à six par table. Étant donné qu'elles s'emboîteraient les unes les autres par les extrémités, jusqu'à dix personnes pourraient s'asseoir ensemble. Il suffirait de les assembler différemment pour asseoir ensemble davantage de villageois.

— Je veux vraiment que notre Café devienne un lieu de rendez-vous incontournable. Comme nous vivons dans le Sud, probablement à l'équateur, nous n'avons pas besoin d'un Café avec des murs tout autour comme nous aurions à le faire plus au nord, précisa Julio à Sylvie, et à son ami Mario Lopez qui s'était associé à eux dans ce projet.

— Un toit pour protéger nos installations de la pluie serait suffisant, précisa Mario.

— Je souhaiterais que le Café soit muni d'un long bar à café, et d'un torréfacteur artisanal tout près, à la vue des villageois, mentionna Julio, en ajoutant qu'ils l'observeraient torréfier ses grains de café.

Pour Julio, la torréfaction sur place était la meilleure façon de garantir la fraîcheur et la qualité supérieure du café.

— Et pour accueillir les jeunes en tout temps, j'aimerais leur offrir un espace sans alcool, qui leur serait réservé, suggéra Sylvie.

— Quant à moi, je souhaiterais que notre Café dispose d'un coin lecture de journaux et de revues, équipé de tables basses et de fauteuils plutôt que de chaises, suggéra Mario.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le *Café Julio* prit forme sous leurs yeux, exactement à l'image de ce qu'ils venaient d'exprimer. Il leur fallait maintenant décider quelles marques de café ils souhaitaient offrir aux villageois.

— À mon avis, il nous faudrait les meilleurs cafés, comme le Mogiana du Brésil, qui a une saveur légèrement chocolatée et douce, suggéra Julio.

— Et aussi le Blue Mountain jamaïcain, probablement le plus réputé, ajouta Sylvie.

— C’est vrai. Avec le café Mandheling Gayo de Sumatra, le Moka Djimmah d’Éthiopie, le café Turrialba du Costa Rica, et le café Marsellesa du Honduras, tous des cafés doux et légèrement fruités avec une acidité modérée, nous aurions une belle gamme de café à notre menu, proposa à son tour Julio.

— De plus, nous devons absolument offrir du café Sidamo d’Éthiopie et du café Manos Juntas de Colombie. Absolument, lança Mario, emballé.

— Tu as raison, mais sans oublier le café Kona d’Hawaï et le café Huehuetenango du Guatemala, renchérit Sylvie.

— C’est ce qu’il nous faut, conclut Julio.

À l’instant même, une plantation d’une trentaine de caféiers, trois pour chacune des marques de café mentionnées par Julio, Sylvie et Mario, apparut sur un plateau à basse altitude dans les montagnes du Sud, qui offraient des conditions idéales pour la culture de caféiers : un climat chaud et humide dans une alternance de pluies abondantes et de saisons sèches.

— Comme ils fleurissent plusieurs fois dans l’année et fournissent à chaque fois de nouveaux grains de café, la pérennité de notre Café sera assurée, souffla Julio à son équipe.

À trois, ils ne seront pas de trop pour assumer les tâches inhérentes à cet audacieux projet. En réalité, ils espéraient que quelques moldus se proposeraient pour les assister.

Dès le début, le Café Julio devint un lieu de rencontre couru par tous les villageois. De plus, Julio, Sylvie et Mario, par leur attitude hospitalière et accommodante, avaient réussi à créer un environnement chaleureux et bienveillant, où les villageois se fréquentaient tout en découvrant de nouveaux arômes de café fraîchement torréfié. Tous les trois ambitionnaient de les informer de la saveur et de l’origine des grains de café que Julio torréfiait avec patience et passion.

Le Café Julio offrait aussi du café en grain que les villageois pouvaient moudre chez eux dans leurs moulins à café, et du café déjà moulu. De plus, Julio accepta de moudre les grains des caféiers

sauvages que MakaKoubi trouvait à l'orée de la forêt. Une attention toute particulière pour le frère de Concilius.

Sylvie insista pour coller des étiquettes d'information sur chaque sac de café en grain ou moulu dans l'intention d'éduquer les villageois à leur qualité et à leur complexité.

En arrivant au Café Julio, Victor se gara sur le côté sud à l'emplacement réservé aux nuages-transport. Aucun besoin d'identification, car les nuages eux-mêmes se rapprochaient de leurs patrons quand ceux-ci souhaitaient se déplacer.

À l'intérieur du café, il fut accueilli par James déjà assis à une table pour dix personnes.

— Victor, toute ma famille veut participer à ce projet de céréaliculture. Mon épouse, Amélia, et nos trois enfants, Charlie, 17 ans, Sophia, 14 ans, et Nathan, 8 ans.

En s'asoyant, Victor les salua en leur signifiant son enthousiasme à l'idée qu'ils participent à ce projet et qu'ils soient là maintenant pour en discuter.

— Mon épouse, Abbie, et mes deux enfants seront du projet. Ils vont nous rejoindre un peu plus tard, précisa Victor.

Julio vint les saluer. Il connaissait déjà la plupart des villageois de l'île.

— Bonjour, James... Amélia... Charlie... Sophia... Nathan, Victor. Votre épouse n'est pas là ?

— Elle viendra nous rejoindre plus tard avec nos deux enfants.

— Chloé et Théo, n'est-ce pas ? questionna Julio.

— Exactement, Chloé a 14 ans et Théo 16.

— Vous avez tous de magnifiques enfants, affirma Julio.

Sylvie, occupée au bar, les salua chaleureusement de la main. Mario travaillait aujourd'hui à la plantation de caféiers avec l'aide de trois autres villageois qui s'étaient proposés pour les accompagner dans la bonne marche de la culture des caféiers et la gestion du Café.

— Quel arôme de café as-tu à nous offrir aujourd'hui ? lui demanda alors Victor.

Chaque fois qu'un villageois lui posait la question, Julio devenait intarissable.

— Un café du Honduras, le Marsellesa, cultivé dans notre plantation.

— Tous vos cafés ne viennent-ils pas de votre plantation ? lui demanda James.

— Non. Quand nous avons imaginé notre Café et décidé des marques de café que nous souhaitions vous offrir, aussitôt des caféiers produisant ces différentes marques apparurent dans la plantation, mais j'ai découvert sous le comptoir avec bonheur quelques sacs de café vert de deux marques différentes : le Castillo, un café arabica qui pousse entre 1 300 et 2 000 mètres d'altitude dans la cordillère des Andes, et le Tabi, un café très aromatique qui pousse également en haute altitude. Une altitude que nos montagnes du Sud n'atteignent pas. Nous disposons donc de café provenant de notre plantation et ces deux autres cafés. Le café du Honduras que je vous suggère de goûter aujourd'hui dégage un arôme naturel de chocolat au lait, avec un arrière-goût de sucre caramélisé. Vous aurez une sensation en bouche semblable à la saveur du pain frais. Vos papilles gustatives s'en délecteront assurément.

— Moi, j'en veux une grande tasse avec un soupçon de lait, lui confirma aussitôt, Victor.

— Moi aussi, je veux goûter à ton café du Honduras. Dans une grande tasse, sans lait ni sucre, précisa James.

— Parfait, leur répondit Julio.

Amélia et les enfants commandèrent la version décaféinée du Marsellesa – Julio recourait à la méthode à l'eau suisse. Une pancarte affichée près de son système de torréfaction l'expliquait ainsi : « Les grains de café sont trempés dans de l'eau chaude pour dissoudre la caféine. Ensuite, cette eau est passée à travers un filtre à charbon qui retient la caféine, puis les grains de café sont réintroduits dans l'eau pour réabsorber les saveurs et les composés aromatiques sans la caféine. » Les villageois étaient rassurés : aucun produit chimique.

Alors que les familles Campbell et Morency allaient entamer leur discussion à propos de la création de champs de céréales, ils furent distraits par l'arrivée spectaculaire d'ados qui, après avoir survolé quatre à cinq fois le café à toute vitesse et en criant de joie,

s'installèrent dans la partie qui leur était réservée. Exactement au moment où Mario arrivait pour remplacer Sylvie au bar, qui s'empressa d'aller rejoindre les ados. Certains soirs, cette section devenait une piste de danse animée par un groupe de musiciens de l'île. Et de temps à autre, en soirée, les jeunes partaient en promenade vers les montagnes du Sud, debout sur leurs nuages-stratus, une chandelle à la main. Vision féerique pour les quelques villageois qui ne dormaient pas encore.

Les adultes distraits par cette arrivée fracassante des jeunes reprirent leur conversation.

— Je suis d'avis qu'il faut cultiver des champs de blé et de maïs, annonça James.

— D'avoine, de riz, d'orge et de sarrasin, ajouta Amélia.

— De quinoa, rajoutèrent d'un commun accord les plus jeunes.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En regardant vers la plaine, ils constatèrent que des champs de céréales tels qu'ils les avaient souhaités s'étaient dressés, déjà à maturité. En admiration. Des champs de cinq hectares chacun permettraient de nourrir pendant une année une centaine de personnes, sauf le champ de maïs qui était de douze hectares, car il en fallait plus pour produire du fourrage pour le bétail. Ils ajoutèrent qu'il était nécessaire d'avoir une grange, un moulin pour moudre le grain, trois très petits silos-tours cylindriques en acier inoxydable, ainsi que toute la machinerie agricole nécessaire pour labourer et herser les champs après les récoltes, et pour transporter les céréales.

Encore une fois, aussitôt dit, aussitôt fait.

— Afin de savoir quelles céréales il nous faut d'abord récolter, voyons ce dont les familles ont le plus besoin dans l'immédiat, suggéra James.

— À mon avis, en priorité, du riz, répondit Victor.

— Je suis d'accord, précisa Amélia, en ajoutant que le riz à grains longs et à grains ronds devrait convenir à toutes les familles.

À ce moment-là, l'épouse de Victor, Abbie, et leurs deux enfants vinrent les rejoindre. Après les salutations d'usage, la discussion se poursuivit.